

Michel Saenz

Intrigues et passions
au chœur de l'Opéra
de Paris

EDILIVRE

Doit-on tout sacrifier pour l'Opéra ?...

Combien de fois me suis-je posé cette question ?...

EXTRAIT

MARDI 10 NOVEMBRE 1959

Est la date qui va me permettre d'avoir une première approche de l'art lyrique. Une charmante voisine qui possède un téléviseur, nous a invité ma mère et moi à assister à une représentation de Carmen, en direct du palais Garnier. Jane Rhodes* et Albert Lance* sont les vedettes du spectacle. En dehors du concert Maria Callas* vu l'année précédente, ma connaissance des chanteurs lyriques est quasiment nulle.

Néanmoins, je perçois chez eux un pouvoir de séduction par le chant qui m'attire et me fascine. Après un premier acte prometteur, notre plaisir est vite gâché. Le metteur en scène ayant refusé de modifier les éclairages, la diffusion de l'opéra de Georges Bizet, dans son intégralité par la R T F s'avère impossible. Après le premier acte, nous devons attendre un peu moins de deux heures (avec une dramatique enregistrée !...) pour voir mourir l'héroïne au quatrième acte. Raymond Rouleau* nous a privé, nous, pauvres téléspectateurs, du deuxième et troisième acte. Quel est donc le pouvoir de ce monsieur ?... Cette mesure ressemble davantage à une mesure discriminatoire qu'à une vulgarisation de l'opéra.

Ma défiance vis-à-vis des metteurs en scène remonte à cette époque-là, probablement !...

Cependant, la retransmission télévisée m'a laissée sur ma faim. Où peut-on entendre et voir les deux actes manquants ?...

Monter à Paris pour aller à l'Opéra, n'est pas envisageable pour des provinciaux peu habitués à quitter leur région. De plus, mes parents n'étant pas mélomanes, ne comprennent pas cet engouement soudain, pour quelque chose qui leur est totalement étranger. Mon grand-père paternel qui se prend pour l'érudit de la famille a vu un opéra mais, pour aller au théâtre, ne donne aucune consigne. S'il a entendu « La Tosca » il n'apporte aucune réponse à une Carmen abrégée par la volonté d'un metteur en scène inflexible.

Né dans le vieux Bordeaux, ma petite enfance se déroule en partie, au N° 4 de la rue Causserouge. Le deux-pièces sur cour que nous occupons n'a rien de luxueux. Les WC sont sur le palier et la salle de bain n'existe pas. Aussi, en 1956 vers la fin du printemps, mon père décide de s'éloigner de la ville en achetant un bout de terrain, planté d'arbres fruitiers. Rapidement, il va les arracher pour y créer un potager et construire une maisonnette sans confort mais, bien orientée. Contrainte et forcée par un mari tyrannique, ma mère doit se soumettre. Dernière roue du triporteur, je suis !...

Après avoir entamé ma scolarité en métropole, je dois continuer dans une lointaine banlieue. L'école primaire m'accueille comme un indésirable. L'intégration est douloureuse. Je vais devoir vivre trois années de cauchemar. Aucune activité sportive ou musicale n'occupent les jeudis et

encore moins les dimanches. Après la classe, je vais m'amuser dans le domaine qui longe notre jardin. La mise en vente de cette propriété va nous permettre de faire la connaissance de notre voisine musicienne. En dépit d'un emploi du temps surchargé, elle joue la marche turque de Mozart au piano et cela m'émerveille. Aidé d'un métayer, son mari s'occupe de la ferme. Composée de prairies verdoyantes, de Chênes et de Pins maritimes, cette exploitation de quarante hectares constitue un terrain de jeu idéal. Le jour, les bovidés broutent et ruminent dans les prés. Le soir, on peut assister à la traite des vaches. En achetant le lait frais à la ferme, notre voisine me permet de regarder la télévision. L'endroit deviendra plus tard, le quartier résidentiel du hameau dans lequel peu de gens veulent habiter en 1956 et où, juste à côté, mes parents ont élu domicile. Une fois par semaine et avant de retourner à l'école, l'après-midi, je tends l'oreille en direction du poste de radio. L'émission s'appelle « L'Opérette de quat'sous » animée par Mireille* et j'adore ça !...

Parfois, un cirque s'é gare dans notre bourgade. La prairie proche de la maison sert de piste centrale. Mon père offre la lumière par le branchement d'un fil électrique et le tour est joué. Pour une unique représentation et sous un chapiteau de fortune, une famille s'affaire. La mère tient la caisse et le père endosse la défroque de Monsieur Loyal. Les enfants travaillent et exécutent l'ensemble des numéros. Leurs costumes aux couleurs défraîchies, sentent le baladin. Spectateur impuissant d'une misère certaine, j'envie malgré tout les forains qui nous font rêver, le temps d'une soirée.

L'Éducation Nationale restera toujours pour moi une énigme. En dehors des bases de l'enseignement primaire que j'avais acquis dès mon plus jeune âge, je n'ai pas su

ingurgiter la connaissance de l'enseignement secondaire. Déjà, les programmes ne me plaisaient pas. Je n'en comprenais pas l'utilité. Sans le moindre soutien de mes parents, j'étais désemparé. Dans la plus grande solitude, j'ai franchi pendant trois ans, les grilles du collège d'enseignement général. Le manque élémentaire de pédagogie des enseignants et la répression sous-jacente, me traumatisaient. Il faut se rendre à l'évidence, les longues études ne me conviennent pas.

« Qu'apprend-t-on en allant dans un CEG ?... »
Réponse : Le trajet. En situation d'échec scolaire, il faut trouver une nouvelle orientation. Suggérée par la directrice de l'école de notre hameau, une formation professionnelle est envisagée pour pallier à mes défaillances. (Sans avoir été son élève, cette personne intelligente saura me donner de bons conseils !.) Concours d'entrée réussi, l'école d'horticulture de la ville de Bordeaux m'ouvre ses portes. Tandis que dix élèves en fin d'études partent en juillet chaque année, l'établissement reçoit dix nouveaux apprentis en septembre. Quoiqu'il arrive, on ne redouble pas. Un total de trente élèves est ainsi réparti pour une durée de trois ans. Dans le domaine, on trouve d'abord un petit château dans lequel on vous inocule l'enseignement général. Un parc paysager permet d'aller à la découverte des plantes botaniques. Une pépinière ornementale, en contre-bas de l'enclos, fournit la totalité des jardins de la ville de Bordeaux, en arbres et arbustes divers.

Grâce aux moniteurs, nous sommes initiés aux rudiments du métier. Dans les serres chaudes ou tempérées, on apprend l'art du bouturage. La floriculture et l'arboriculture fruitière sont les piliers de la profession. Au

cours de la deuxième année d'études et à l'occasion des Florales internationales de Paris d'avril 1964 l'école d'horticulture offrira pour ses meilleurs élèves, un voyage de deux jours à Paris. Encadrés par les moniteurs et professeurs, j'apprécie pleinement ce séjour parisien. Dès notre retour et, à l'heure de la pause, on peut même parler musique avec un moniteur spécialisé dans la pépinière ornementale. André Saint-Marc est passionné par son métier mais, il aime aussi livrer ses impressions sur le théâtre. Ses longues conversations vont éveiller en moi, l'envie de connaître le monde de l'opéra. Afin d'assister aux manifestations organisées sur la place des Quinconces, on se doit de passer devant le Grand-Théâtre. À cette époque, comme la cathédrale Saint-André ou la Mairie, le bâtiment paraît sale et mal entretenu. L'affichage de la programmation n'attire pas le regard. Aux dires d'André le moniteur, une vente de billets existe certains jours de la semaine. Sa femme est prête à attendre pendant des heures, devant les guichets pour obtenir des tickets pour le « Paradis » deuxième rang. Par manque de moyens, il faudra se contenter pendant presque trois ans, de ces mauvaises places.

LE 23 SEPTEMBRE 1963

Est la date où je me suis rendu pour la première fois, au Grand-théâtre. À quarante deux ans, ma mère n'a jamais vu un spectacle musical de sa vie. Néanmoins, elle accepte de m'accompagner...

Motivés, nous partons à vélo pour attraper le bus. Le reste du parcours se fait en courant jusqu'au théâtre. Les bus étant rares le dimanche, c'est un exploit d'être à l'heure, en matinée. Le spectacle s'appelle « La Polka des champions » avec Georges Guétary* et Jean Richard*. La musique est de Gérard Calvi*.

Nous en revenons emballés et prêts à y retourner à la prochaine occasion. Pourtant, le public n'est pas jeune et je n'aime pas la salle. Je la trouve surannée avec ses dorures poussiéreuses et ses velours râpés. (Restaurée en 1991 elle retrouvera toute la splendeur du temps de son inauguration, le 7 avril 1780)

Les ouvreuses ne sont pas spécialement aimables. Seul le pourboire a l'air de les intéresser. Nous sommes au « Paradis » et cela n'a rien de parfait !...

Dès le début de nos sorties dominicales, les premières réactions dans la famille ne se font pas attendre. Le grand-père radoteur nous ressert toujours son inusable Tosca et ne comprend pas notre enthousiasme pour ce lieu de perdition !...

En franchissant les portes du temple bordelais, je ne soupçonne pas à quel point je vais mettre les doigts dans l'engrenage du monde musical. Mon premier opéra est le Faust de Gounod. Notre moniteur de l'école d'Horticulture, nous a signalé la présence d'une vedette dans le rôle de Méphisto. Il s'agit de la basse soviétique Ivan Petrov*. À cette occasion, la municipalité a augmenté le prix du billet qui passe de 3,50 Frs à 5 Frs au poulailler. J'ai demandé une nouvelle fois à ma mère de venir m'accompagner. Mal assis, étouffant de chaleur, avec une visibilité réduite et plongeante sur le crâne des chanteurs, nous avons dû supporter un ouvrage qui me semble bien long. (l'opéra se donne avec le ballet !.) Heureusement, la prestation des chanteurs nous fait oublier l'inconfort des banquettes. Depuis cette époque, on veut me faire croire que l'on entend mieux dans la partie haute d'une salle de spectacle. Pour y être allé de nombreuses fois, je dois dire que c'est faux. Aussi, quand je peux, je loue maintenant un fauteuil bien placé à l'orchestre !...

Par la suite, je reverrai cet ouvrage avec des distributions différentes mais, Ivan Petrov marquera le rôle à mes yeux, d'une façon inoubliable. Les spectacles de cette période sont restés gravés dans ma mémoire. En plus, ils ont tous l'attrait de la nouveauté. Pendant la saison 63/64 La Tosca est présentée sur la scène du Grand-théâtre. À cette occasion, j'ai la joie d'applaudir Suzanne Sarroca*. Artiste de grand talent qui sait émouvoir le public. Des années plus tard, je la reverrai le 23 avril 1972 dans « André Chénier » avec Alain Vanzo*. Ensuite, ce sera une autre Tosca à Carcassonne et une dernière fois dans « la Bohème » à Paris. Suis-je enfin sur un pied d'égalité avec mon grand-père, rien n'est moins sûr !...

Au mois de Décembre 1964 Carmen est à l'affiche du Grand-théâtre. Je vais enfin découvrir les deux actes manquants de la soirée télévisée. Hélas, ce n'est pas Jane Rhodes qui s'y colle. À la place, nous avons une Maria d'Apparecida* qui ressemble davantage à Henri Salvador* dans "Juanita Banana" qu'à l'héroïne de Bizet !...

Dans cette production, tout a l'air quelconque et vulgaire. Seul, le ténor américain William Olvis* échappe à ce naufrage. Il a la carrure du personnage et campe un Don José convaincant.

LE DIMANCHE 13 DÉCEMBRE 1964

Annonce la venue de Teresa Stich-Randall* dans la Comtesse des « Noces de Figaro ». Révélée au public français par le festival d'Aix en Provence, cette artiste américaine promettait. Aux dires des connaisseurs, nous allions assister à un grand moment de théâtre. Pour autant, la critique disait :

- Siffler n'est pas chanter, Madame !...

On s'en moquait. On voulait voir et surtout entendre la soprano virtuose !...

Les solistes reçoivent parfois des cadeaux et je crois bon d'acheter un bouquet avant la représentation. Mal présenté, par une marchande ambulante du coin de la place de la comédie, je décide toutefois, de l'offrir à la vedette. À la fin de son air, je me dirige rapidement à l'avant-scène du paradis côté cour, pour lancer les quelques fleurs. Dans la précipitation, je ne vois pas l'exiguïté des lieux et je prends l'encadrement de la loge en pleine figure, me faisant une très belle bosse au front. Depuis ce jour-là, l'envie d'envoyer des fleurs aux artistes, m'a définitivement passée !...

Après avoir gardé les Anémones sur scène et jusqu'à la fin de l'acte, la vedette arbore fièrement son bouquet à la sortie des artistes. Elle ne se doute pas de ce qu'il m'a fallu endurer pour le lui faire parvenir. Grande et bâtie comme une nageuse olympique, elle apparaît souriante dans son manteau de fourrure. Selon l'usage de l'époque, elle m'enverra sa photo dédicacée dans le rôle de la Comtesse. N'ayant rien compris au texte, je perçois cependant la musique de Mozart comme une source inépuisable d'émerveillement !... (L'absence de sur-titrage, ces années-là, ne facilite pas la compréhension des ouvrages en langue étrangère !.)

Durant la saison, je vois d'autres représentations sur la scène du Grand-Théâtre, notamment une "Salomé" de Richard Strauss. Dans le rôle principal, Felicia Weathers* déploie tous ses talents. Vénus d'ébène, elle dégage au delà de sa voix, une sensualité à faire sauter les boutons de braguette d'un public médusé.

L'érotisme est à son comble pendant la danse des sept voiles. Malgré cela, j'ai le plus grand mal à rester jusqu'à la fin. Cette musique me met mal à l'aise !...

L'opéra se jouant sans entracte, je me sens piégé par le compositeur lui-même. Il l'a sûrement fait exprès !...

Découvrir et apprendre se doit d'être le pain quotidien de toute une vie. Grâce ou à cause de l'interprétation des artistes et à la manière dont on vous présente le sujet, cela peut passer du sublime au franchement insupportable !... Des années après, j'ai fini par comprendre qu'au théâtre la garniture est aussi importante que le contenu surtout, quand il n'est pas exceptionnel !... La sauce fait souvent passer le poisson !... Quant à la misère dans la salle, j'ai déjà donné. Quand on a fréquenté les mauvaises places, on comprend mieux. Pendant l'entracte, je regarde le public du parterre. Les gens ont l'air heureux d'occuper les fauteuils d'orchestre !... Les abonnés ont leurs places réservées depuis des lustres et donnent l'impression d'avoir acheté le théâtre en concession à perpétuité !...

D'autres spectacles se succèdent pendant la saison 64/65. Un très beau Lohengrin avec Jean Cox* et Martti Talvela*. « Un bal masqué » de Verdi avec Marcella de Osma* et Adrianna Lazzarini* que je reverrai en juillet 1970 dans une Carmen chantée en italien aux côtés de Franco Corelli* aux arènes de Vérone.

LE DIMANCHE 7 FÉVRIER 1965

Est un jour qui m'enchant. Pour la première fois, j'entends la « Lucia di Lammermoor » avec Amelia Benvenuti*. Au cours de la représentation, je comprends mieux les artistes italiens. Ils possèdent l'art du chant en

communiquant l'émotion dans une partition passablement vieillotte et démodée.

LE DIMANCHE 27 JUIN 1965

La saison s'achève sur « Le chanteur de Mexico » avec Luis Mariano* et je vois la dernière représentation de la série. Là, nous sommes dans un autre genre. La légèreté est à l'honneur. Ce sera la seule fois où je verrai le prince de l'opérette... Il sait payer comptant et le public ne s'y trompe pas. Ayant pris l'habitude d'aller à la sortie des artistes, je suis toutefois assez surpris par l'attitude de la vedette qui ne nous accorde qu'un court instant. Sans avoir eu le temps de lui demander un autographe, il est déjà parti !... À cette époque, je suis loin d'imaginer qu'un jour, je serai moi aussi, sur la scène du Grand-Théâtre, onze ans plus tard...

Montserrat Caballé* nous fera le même numéro à l'issue d'un concert à l'Opéra de Tours, le 26 Novembre 1978. Malgré les quelques admirateurs en faction sur le trottoir, elle s'engouffre dans une 404 Peugeot. Sans s'attarder, elle nous lance de la fenêtre du taxi, une poignée de photos et prend la fuite dans cette voiture bien trop petite pour une dame à forte corpulence.

Pour l'heure, il faut travailler. Les directeurs de théâtre attendront !... Les futures recrues des années soixante-dix, ne sont pas prêtes et, nous n'en sommes pas là. Trois années d'Horticulture ne suffiront pas à me faire apprendre un métier qui ne me plait pas vraiment. En septembre, je dois partir pour Orléans pour y compléter ma formation dans le domaine des parcs et jardins. J'envisage de devenir dessinateur-paysagiste. C'est la première grande rupture avec ma famille. À cette époque,

la possibilité de retourner au théâtre ne m'effleure même pas !...

À dix sept ans, si l'on souhaite s'éloigner de sa famille, couper le cordon ombilical, n'est pas toujours aisé. Mes copains eux, n'ont pas l'air d'en souffrir !... L'occasion m'est donnée de voir autrement la vie en échappant à la routine. Je n'aime pas ce mot. Il engendre chez moi, une forme de morosité.

SEPTEMBRE 1965

Je découvre Orléans. La ville m'apparaît triste et froide. Le contact semble difficile pour nous, gens du Sud-ouest. De plus, quand j'ouvre la bouche, l'autochtone se moque et dit :

– Il n'est pas né sur les bords de la Loire !...

Mon accent m'a suivi et me suit toujours. Nous sommes inséparables !...

Dans cette réserve d'indiens, nous sommes dénommés "Les culs terreux" par le directeur du foyer horticole qui nous héberge. La considération est à son comble !...

Pour en finir avec ma période de perfectionnement dans une grande entreprise de pépinières à Olivet, j'obtiens en fin d'année scolaire, le brevet professionnel. Lui seul, peut donner le code d'accès au monde du travail (du moins, c'est ce que je croyais, à l'époque !...) Le responsable du bureau d'études des parcs et jardins de l'entreprise dans laquelle je travaille, m'a permis de rester plus longtemps à la planche à dessin. Si je veux m'améliorer, il faut affiner le coup de crayon.

Depuis plusieurs mois, l'Opéra n'occupe plus mes pensées. Cependant, je découvre qu'il y a un théâtre dans le centre ville. Je n'aimais pas beaucoup le Grand-Théâtre de

Bordeaux mais, à côté de celui-ci, c'était un chef-d'œuvre. La salle est minuscule et pourvue d'une décoration sans âge. De toute évidence, la municipalité reste indifférente à l'entretien du bâtiment. En guise d'ornement, une énorme gouttière a laissé sa trace au plafond. Cette année-là, on y joue « Les Saltimbanques » avec Suzanne Lafaye* déjà applaudie dans « La Vie Parisienne ». Ainsi, le théâtre musical existe à Orléans !.

Durant mon année d'exil et loin de ma famille, je n'éprouve pas le besoin de revoir Paris. L'expérience dans les espaces verts touche à sa fin. Revenir dans le giron familial est la priorité. Toutefois, travailler sur Bordeaux ne m'enchantait guère. Dès mon retour, je repasse par l'école d'horticulture pour demander au directeur, s'il peut me conseiller utilement. Contre toute attente, il finit par me dire qu'une offre d'emploi lui a été proposée et qu'elle pourrait m'intéresser. Un pépiniériste cherche un dessinateur-paysagiste dans le Tarn et Garonne. Sans connaître la région, mon père me conseille d'y aller et d'accepter :

- Ce n'est qu'à 200 km !... Tu pourras venir plus souvent !...

SEPTEMBRE 1966

Est le mois où j'embauche dans la banlieue de Montauban. Pour un salaire de misère, j'ai accepté la proposition. (En effectuant 44 heures par semaine, je ne vais pas tarder à regretter d'être allé m'enterrer dans ce trou !...) Néanmoins, à dix huit ans passés, je vais devenir responsable d'un bureau d'études, en qualité de dessinateur-paysagiste. Un large choix de végétaux dans une exploitation de 42 hectares, permet de satisfaire le

chaland ergoteur. Sans véritable jour de repos, je dois en prime, travailler un dimanche sur deux. Malgré ce contrat d'esclave, il m'arrive de trouver le temps long. Ce patelin et ses environs génèrent en moi, une forme de désarroi. Trop de jalousies empoisonnent le quotidien. Toutefois, pour m'échapper de cette ambiance pesante, je décide d'aller un dimanche à Toulouse. La ville rose est accueillante. Ainsi, je découvre le théâtre du Capitole avec une représentation de « Porgy and Bess ». Si les solistes ont la peau brune, les choristes ont le visage maquillé de noir. Ce détail m'étonne et m'amuse. Avec le temps, j'en verrais bien d'autres !.

Quelques mois après mon arrivée dans les plaines de Cayrac, j'apprends qu'une salle paroissiale existe à Albias (82350). Un groupe de jeunes, montent ou démontent, une fois par an, un spectacle sans moyens.

Sans aucune expérience, je suis enrôlé pour faire partie de la bande !... Les répétitions du samedi soir sont peu constructives. Le spectacle est constitué de bouts de ficelles. Alternant entre les variétés et la comédie, je prends rapidement conscience qu'il faut faire les choses le mieux possible. Faisant suite à une vente de rosiers, je fais la connaissance d'un professeur de piano à Montauban. Cette personne très âgée, veut en priorité que l'on s'occupe de ses fleurs !... Après avoir inspecté son jardin, je lui demande si elle peut me faire répéter deux airs d'opérette pour le spectacle annuel de la paroisse. À mon grand étonnement, elle accepte.

Sans parvenir à résoudre les problèmes du débutant, nous allons travailler pendant une année. Vouloir mieux faire, m'obsède. Je comprends vite qu'avant l'amusement et le plaisir de monter sur scène, il faut beaucoup répéter.

A l'époque, le semblant de voix que j'utilise est loin d'être au point.

Durant nos séances de travail, mon accompagnatrice montre rapidement ses limites. (Je ne suis pas pianiste mais, j'entends les fausses notes!...) Un jour, elle m'avouera qu'elle ne sait qu'enseigner le piano. Accompagner les chanteurs au piano est un métier à part entière. Son incompétence en matière d'art lyrique est flagrante. Toutefois, elle me propose de contacter une de ses cousines qui enseigne le chant à Toulouse, en prenant rendez-vous.

Dans un décor modeste, où flotte un parfum de soupe aux légumes, Gaby Rouillon vit avec sa sœur. Elle m'accueille avec un certain empressement. J'ai apporté un air pour baryton « Tea for two » et je m'exécute. En m'accompagnant elle-même au piano, elle m'écoute attentivement. À l'issue de cette première approche, mon futur professeur admet que je possède une voix qui ne demande qu'à se développer. Pour cela, il faut travailler de façon sérieuse et régulière. On se met d'accord pour un cours par semaine.

Si les premières leçons sont laborieuses, il ne faut pas se décourager. Des vocalises réussies, m'incitent à persévérer. Contrairement à beaucoup d'apprentis chanteurs, j'aime ce travail préparatoire. La justesse se travaille et l'oreille s'affine. La pose de la voix se forge avec le temps. J'en connais même, qui la cherchent toute leur vie !... En travaillant sur deux octaves et demi (do grave au contre-mi bémol et en voix de poitrine !...) je suis en droit d'espérer. C'est dans cette direction que Gaby m'oriente. Nous allons aborder le répertoire du ténor lyrique léger. Indispensable au chanteur d'Opéra, des exercices

respiratoires complètent son enseignement qui vont me permettre de développer le souffle. La voix repose sur la colonne d'air et doit être dosée judicieusement. Placer la voix en créant les automatismes est l'exercice qui convient pour éviter la fatigue vocale. Durer, c'est le secret d'une voix bien conduite. Par sympathie, Gaby va me donner un conseil judicieux. Quoiqu'il arrive, je dois garder mon métier actuel et ne pas le sacrifier au profit d'une quelconque aventure théâtrale. À sa demande, une audition publique a lieu une fois par an, dans les salons du Grand-Hôtel de Toulouse. Les apprentis chanteurs doivent affronter un public averti. Ayant fait part de cette orientation artistique à mes parents, je perçois chez eux une forme d'indifférence. Ils ne partagent pas mon enthousiasme. Peut-être, ont-ils raison ?...

Cependant, je continue mes visites. Même en période de total désaccord, je n'ai jamais rompu le contact avec ma mère et mon père. Dans ma famille, ma nouvelle passion laisse perplexe. De toute évidence, personne n'y croit !...

Après un an de cours et une audition en public, il est certain qu'une carrière ne peut-être envisagée. C'est beaucoup trop tôt !...

Grâce à mon professeur, j'apprends un répertoire qui m'est totalement inconnu. Avec « Caro mio ben » mélodie qu'elle affectionne particulièrement, je débute. Puis, ce sera Mozart avec les deux arias de Don Ottavio de « Don Giovanni ». Ces deux morceaux, me poursuivront tout au long de mon parcours lyrique. Ils me donneront l'envie de chanter une musique qui se veut plus complexe qu'il n'y paraît. « L'enlèvement au sérail » et « Così fan tutte » sont devenues elles aussi, mes partitions préférées.

Malheureusement, l'état de santé de mon professeur, s'aggrave et elle disparaît rapidement. Après m'avoir pris sous son aile, je me retrouve tristement seul et désemparé !...

À ce stade, je sais qu'il faut encore de nombreuses années pour maîtriser une technique vocale. Ma conception reste intuitive. Pourtant, le virus du chant me tenaille et aucun vaccin ne peut l'endiguer.

Dans les années soixante dix, je n'ai jamais rencontré le moindre professeur de chant dans le Tarn et Garonne. L'art lyrique s'épanouit essentiellement en région toulousaine. Malgré l'absence d'autoroute, on circule facilement. Le prix de l'essence est encore abordable et les écologistes ne sont pas là pour vous culpabiliser quand vous empruntez un véhicule à moteur. Ma voiture de fonction fait l'affaire et j'ai la permission de m'en servir. Aussi, j'en profite pour aller assister aux exhibitions, d'un pittoresque tourneur toulousain. Il monte des spectacles de qualité inférieure à ceux du théâtre du Capitole mais, son mérite est d'aller se produire dans de lointaines contrées. Ces revues m'ont permis de découvrir l'envers du décor. En suivant les artistes, j'ai compris la difficulté d'exercer une profession, face à un public dubitatif.

Le temps d'une soirée, j'accompagne cette pluie d'étoiles filantes toujours prête à lancer un nouveau défi. Malheureusement, la qualité n'est pas au rendez-vous.

C'est de la baraque !... Les artistes ont perdu de leur éclat entre Toulouse et Lamagistère (82360). Placé à côté de la pianiste pour lui tourner les pages, nous sommes pris tous les deux d'un fou-rire à l'écoute d'une chanteuse médiocre. A l'entracte, le compagnon de celle-ci, s'en prend à l'accompagnatrice :